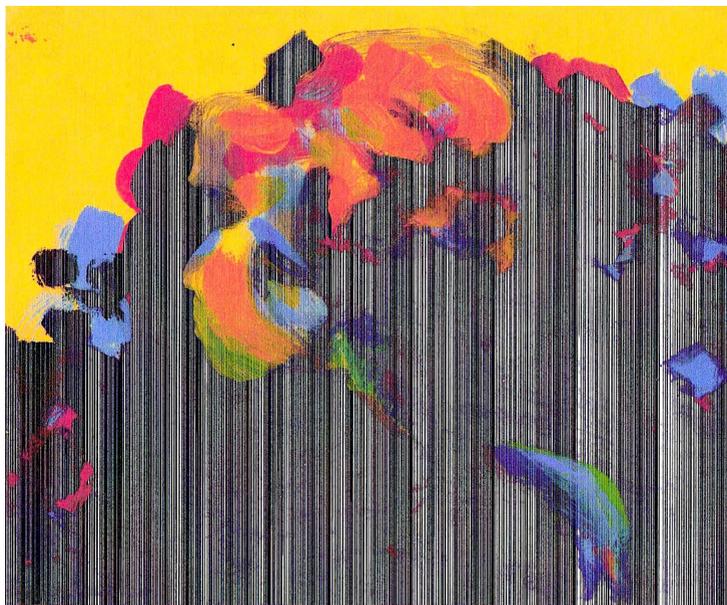


**UNE SÉLECTION DE CENT POÈMES
CHOISIS PARMIS SIX ANNÉES DE POÉSIE
(livraison n° 3)**

Xavier HIRON



Visage de femme, état n° 3 saturé
fichier numérique retravaillé © Xavier Hiron, 2019

Août 2024
Les éditions anonymes

Sélections

Peut-on définir notre amour de vivre en 321 poèmes (101 + 120 + 100) ? C'est ce que tente d'approcher, avec ce troisième volet de ses sélections, cette compilation, laquelle couvrira au total quarante-cinq années d'écriture ; même si, l'expérience aidant, les dernières d'entre elles ont vu son abondance s'accroître. Tout en s'attachant à la qualité formelle, qui, dès lors, devient le garant de l'expression la plus intime... mais que nous portons tous en chacun d'entre nous. D'où cette tentative ultime de partage.

SOMMAIRE

1601- Définition de Transcendance (11) doublon 01b	6
1610- L'âme de la Provence (10)	
1614- La destinée des fleurs (23)	
1617- Défaut d'amour (18) (partie du <i>Triptyque de l'amante juvénile</i>)	
1622- Au jardin d'Albertas (15) (<i>Le souffle de l'aile du temps</i>)	
1627- La fluidité de vivre (9) (<i>Réflexion a posteriori</i>)	
1632- Hymne à la vie sauvage (12) (<i>Coline et Loris, nés le 23/07/2018</i>)	
1636- Les oiseaux migrateurs (16)	
1642- Star déchue (10) (ou <i>Autre sonnet de la vieillesse</i>)	
1648- À petit feu (15) (<i>La question de minuit</i>)	
1652- Allégorie de la naissance du jour (24)	
1657- Art et tradition populaires (29)	
1662- Plaidoyer pour le bonheur (21) (Dans la série <i>Le monde est fait</i>)	
1666- Assise à côté de moi (47) (<i>Rendez-vous manqué</i>)	
1676- Dans l'aber de mon cœur (28)	
1679- Notion d'amour élémentaire (17)	
1682- Nunc est bibendum (26) (ou <i>Le poison de vivre</i>)	
1689- L'œuvre mûrie des marais (15) (<i>un sonnet presque interpellé</i>)	
1692- Le feu en toi de ton ressouvenir (19)	
1701- Trouvères de la vie (26) (<i>Aux limites de l'indicible</i>)	
1605- Question à Monsieur le vent N° 1 (20) doublon 01b	
1713- Question à Monsieur le vent N° 12 (16)	
1720- Question à Monsieur le vent N° 18 (13)	
1663- Les roumains d'aujourd'hui (32) Chanson proposée à Pierre Chatard, alias Donoré	
1721- Chasse à courre dans le vallon de Pupetières (32)	
1725- Les doubles funérailles (30) (ou <i>Le syndrome du cœur brisé</i>)	

Sélections

- 1748- Le choix impossible du poète (19)
1755- Le battement des sens (18)
1757- Durer *ou* La vanité de vivre (16)
1759- Dualité du jour et de la nuit (14)
1768- L'éclosion *ou* Métaphore de la vie (61) (*chanson*)
1776- Ton image éblouie (44) *ou* *Another late Ballad*
1778- Déclamation improvisée (25)
1787- Réflexion de l'astronaute (8)
1802- Une beauté tragique (14) Dans la série des *Sonnets malmenés*
1804- L'état de nature (14) Dans la série des *Sonnets malmenés*
1820- Haïku du dimanche-16 (3)
1824- M'ouvrir à tes yeux-20 (10) (*ritournelle joyeuse*)
1833- Haïku du jeudi-27 (3)
1842- Écho de haïku-30 (3+3)
1846- Game over (18) (*Prélude à une nouvelle ère*)
1850- Galerie de nos rêves (18)
1853- Force vitale (20)
1856- Beauté blanche (14) Dans la série des *Sonnets malmenés*
1862- De la sagesse sociale (19)
1865- La cantatrice caméléon (17)
1868- Le sens de notre amour (19)
1871- Devenir un arbre ? (25)
1881- Un été de canicule (27)
1910- Psaume des lendemains - 16 (15)
1920- Psaume de la nouvelle Ève - 19 (14)
1928- Psaume de la tendresse - 22 (20)
1955- Psaume pour sourire à la vie - 32 (16)
1893- Le petit papillon blanc (14) Dans la série des *Sonnets malmenés*
1903- Testamentum (19)
1923- Approximation : divagation de la dizaine à la dérivée de l'alexandrin (ou quand le calculateur s'égaré...) (10)
1940- Répondre à l'âpreté ? (17)
1950- Notion d'absence (10)
1957- Conscience d'exister (15)
1974- Sonnet ou psaume sans ton ombelle (14)
1985- Psaume de ta candeur (10)
1987- Psaume de la raison (14)
1989- Une simple remarque (15) – poème en prose
1996- Du cliquetis des voix qui accompagnent (16)
2008- Révoltés à nous-mêmes – ou la violence d'agir (28)

Sélections

- 2012- Petite confidence, immense conséquence (12)
2018- Scène peinte : ou la vérité vraie (13)
2021- Scène peinte : venu de l'Aubrac (15)
2027- Scène peinte : au cœur des pâturages (10)
2037- Scène peinte : comment clore le monde (15)
2040- Scène peinte : devant l'arbre (18)
2050- Scène peinte : en toute mobilité (21)
2052- Témoignage vécu : l'inaccessibilité d'être (21)
2055- Témoignage vécu : pseudo-proverbe amérindien (4)
2060- Témoignage vécu : le sonnet disruptif (14)
2063- Témoignage vécu : l'offrande créatrice (14)
2070- Témoignage vécu : vision d'amour (7) ou demi-sonnet tronqué
2073- Témoignage vécu : embarquement depuis Cythère (15) (avec remerciements à *Marguerite Duras*)
2078- Témoignage vécu : levée du jour (18)
2082- Témoignage vécu : demain n'est plus (23)
2092- Confession lunaire : sonnet alterné 6 (14)
2099- Confession lunaire : en guise de conclusion (6)
2100- Description d'un duo (27)
2101- Trêve de l'Art (25)
2104- Délectation au bord l'eau (12)
2109- Randonnée des alpages (14)
2112- Proverbe thibétain (5)
2113- La pluie (16)
2117- Au creux de la noirceur (13)
2118- La danse des baisers (40)
2125- Le peintre et son modèle (14) - thématique récurrente
2132- Autre plagia de forme et de pensée (21)
2139- Définition (11)
2143- Le choc de deux mondes (22) ou *Sonnet intercalé*
2145- Un mariage heureux (10)
2146- Ta joie transcendantale (22)
2161- La descente des fleuves (10)
2177- De la vertu de l'enseignement (28) ou *Sonnet double*
2180- Vieillir est notre ultime guérison (24)
2196- Positionnement (8)

(le titre des poèmes étant placé en fin, ceux-ci peuvent débiter en décalé)

Sélections

Et voici que le vent est plus clair que l'orage.
Et voici que le temps est plus vert qu'il n'est sage.
Et voici le printemps et voici les mirages :
Et voici qu'en chantant s'évapore mon âge !

Et voici maintenant ton sourire radieux.
Et voici maintenant ton rire merveilleux.
Et voici en dormant - sentiment amoureux -
Et voici qu'en dormant se lèvent tous nos vœux !

Et voici en dansant que tournent nos aveux :
Et voici en chantant que je m'ouvre à tes yeux !

1824- M'ouvrir à tes yeux (10)
(ritournelle joyeuse)

Verticale © Xavier Hiron 2021
(en résidence)



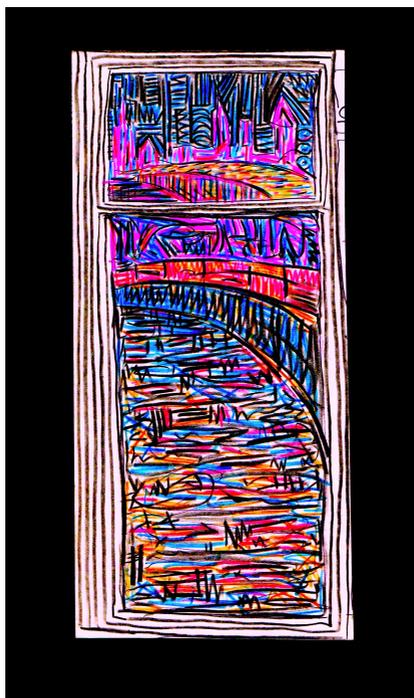
*M'ouvrir à tes yeux, carte-poème en résidence n° 5
fichier numérique retouché © Xavier Hiron, 2021*

Poèmes surnuméraires

Cette livraison poursuit l'entreprise de création littéraire et poétique pratiquée au fil de l'eau, sans intention déterminée, si ce n'est de produire un art devenu majeur, fort de la richesse de l'expérience, la virtuosité de l'appétence, et dans la perspective de la fraternité des genres et la diversité des expressions humaines. Parmi ceux-ci, **L'inutile persuasion** s'avère a posteriori être l'expression d'une période de doute transitoire, très marquée historiquement. Puis viennent épisodiquement quelques recueils constitués, tels que **Psaumes**, **Scènes peintes**, **Témoignages vécus**, **Confessions lunaires**, où les sonnets prennent de plus en plus d'importance. Rarement formels (dans la suite directe des **Sonnets grenoblois**) et de plus en plus déstructurés, ils nourrissent une recherche dont l'aboutissement sera les **Autres poésies confuses**. Entre autres...

CENT POÈMES CHOISIS
PARMI SIX ANNÉES DE POÉSIE

Xavier HIRON



Paysage urbain, crayon de couleurs, vers 1996
fichier numérique saturé © Xavier Hiron, 2016

Sélections

D'où vient cette lumière qui inonde nos corps ?
Et nos âmes transies qui, d'un magique fil d'or
S'enorgueillissent de vibrer à l'unisson ?

D'où provient que nos ombres nous donnent
La puissance et la douceur onctueuse qui se mêlent
Dans un phrasé parfait de sensualité et de concorde ?

D'où initier l'amour qui combattra le fort
Et entier univers qui court à sa dérive ?

Le jour descend toujours de plus haut que le ciel.
Raison pour laquelle l'homme cherche continûment
À refaire le chemin de la lumière inversé.

1601- Définition de Transcendance (11) diffusé

Rencontré l'âme du mistral
Sur le chemin de la Gavotte
Qui portait arbres et ventail
Battant fort, au fil de son eau.

« Le mistral porte une Provence
Dont la mélancolie est le blason... »

J'ai pénétré cette Provence
Bruissant ses hauts sabres d'argent.
Ses amandiers étaient en larmes :
Oh, la tristesse dorée des géants !

1610- L'âme de la Provence (10)

Sélections

Comment peut-on se protéger de soi-même ?
Comment peut-on ? Comment le pourrait-on ?

L'espérance qui dure montre sa consistance
Son âpreté qui nous entraîne. Cette prestance
Est un chemin si long où s'égrènent nos souvenirs
Si lourds que nos colliers se libèrent
De tous nos parfums dispersés.

Comment peut-on se protéger de soi-même ?
Comment peut-on ? Comment le pourrait-on ?

Leur renouveau, pourtant, est éphémère.
La pluie ruisselle drue, déjà, tel un austère
Et libre rossignol. Le temps est au mélange
De feu et de semaines. La vie est ronde.
Et ses salves nous font misère...

Comment peut-on se protéger de soi-même ?
Comment peut-on ? Comment le pourrait-on ?

Mais relever la tête : la relever, hautaine !
Revigorer nos plants. Se chauffer sous nos serres.
Ou mourir à la sauvette... Voilà tout ce qu'espèrent
Nos virulents désirs qui preneur n'ont trouvé
Que dans le monde insensé de vos fêtes !

Comment peut-on se protéger de soi-même ?
Comment peut-on ? Comment le pourrait-on ?

1614- La destinée des fleurs (23)

Cet amour-là me manque.
Cet amour de printemps.
De découvertes, de saveurs.
D'immolation par le feu.

Sélections

De tonnerres, de roulements.
Et de revirements d'humeurs.
De ces poèmes non écrits :
Cet amour-là me manque tant !

Te manquent-ils, à toi aussi
Ces bruissements dans les feuillages ?
Frémissements et apanages
De nos fiertés tant rabougries ?
Cet amour-là te manque-t-il ?

Car non serein soit-il
Aussi impertinent existe-t-il
Cet amour-là, immense et clos
Dans mon jardin me fait défaut.
Cet amour-là me manque trop.

1617- Défaut d'amour (18)
(partie du *Triptyque de l'amante juvénile*)

Exprimer, c'est extraire l'essence des choses.
Tout le monde le sait, mais personne ne le met en pratique.
Au jardin d'Albertas où les langueurs sont nées
Il n'est que de vagues troubles qui pensent...

Ces troubles nous redisent, quand du panier le bras de l'anse
À notre bras se pend, que les fontaines des citernes pleuvent
Pour notre unique agrément et bon plaisir de saltimbanques...
Il n'est que la lumière de nos yeux qui s'épanchent.

Originellement, nous avait-elle été promise, cette danse
À n'importe lequel des humains dont la volonté flanche ?
Avions-nous seulement pensé l'humain qui flanche ?

Parce que nous flancherons dans l'encre noire de l'encrier
Dès que nos souvenirs effleureront, telle une roche

Sélections

Au grand soupir des ondes, l'eau blanche des fontaines...

Il n'est qu'à concevoir cette essence des choses.

1622- Au jardin d'Albertas (15)
(Le souffle de l'aile du temps)

La fluidité de l'eau aux confins des souffrances
Prépare le serein désir de se dissoudre.
De se confondre en pleurs aux saveurs des passions
Pour dériver au soir et dévider l'amour

Que nous avons en nous, sans pouvoir le répandre.
Ne sachant libérer de soi la part sensible
Et friable et labile... Et qui, contre toute
Notre sublime et tangible volonté, nous agrégeait
Au monde des pensées ostensibles de vivre !

1627- La fluidité de vivre (9)
(Réflexion a posteriori)

La vie est un concert suave de saveurs
Comme une symphonie sublime de couleurs
Et dont le bruissement, subtil et chaleureux
Est par le monde entier un cœur à préserver.

Car nous avons construit des châteaux rouge sang.
Et les avons chantées, ces louanges souvent !
Mais avons-nous songé à vivre bonnement
Sous les voûtes du ciel, sous la lune et le vent ?

Sans désir ni rancœur, à l'écoute et en paix
Pour profiter des jours en leur simplicité ?
C'est en effet le souhait, le seul vœu que j'exprime

Sélections

Pour que deux chérubins volent libres, sans bruine.

1632- Hymne à la vie sauvage (12)
(Loris et Coline, nés le 23/07/2018)

Que j'aime voir les oiseaux migrants
S'amasser sur les fils, aux déclin des rivières
De la lumière et des soleils !

Les myrtilles sont consommées.
Et les douces capucines
Ne sont plus en fleurs depuis longtemps.

Comme les souvenirs, les martinets repartiront
Piailler dans cette immensité de la mémoire des demoiselles.

Comme les souvenirs, les campagnes s'étioleront
Parmi les cristaux ébrillés d'une histoire lointaine...

Dans l'illumination des paysages inanimés
La stagnation des soirs témoignera, innocemment
De la tristesse sans illusion de nos vies trépassées.

Souvenirs et oiseaux sont d'une semblable entité :
Criblées d'amour intense et d'une immensité brisée !

Que j'aime à voir s'enfuir les oiseaux migrants.

1636- Les oiseaux migrants (16)

Avoir le goût de chercher les pépites
Dans des taillis et les sous-bois dorés.
Informes et difformes, commander leur venue
Aux cœurs de futaies assombries.

Sélections

Un ciel revêché a rejeté cette heure
Lorsque l'histoire en nous s'est révolue
Où, aujourd'hui encore, la terre entière se fourvoie...

Avoir ce goût pourtant de trouver les pépites.
Ou ne serais-je qu'un poète mort
De n'avoir pas suffisamment aimé ?

1642- Star déchue (10)
(ou *Autre sonnet de la vieillesse*)

Ça bruine à petit feu dans mon cœur, à minuit.
L'horizon nébuleux s'embrume des humeurs
Que chargent sur leur dos les nuages furieux.

Ils courent à la merci du premier pas venu
Et se dissolvent dans l'éther ombrageux et moqueur
Que nous tend de sa main l'horizon résigné.

Parfois, le destin de nos corps semble s'assombrir.
Parfois, il est dense et lisse comme un galet.
Évident et fertile comme un grain de blé.

Parfois, tout autour de nos cages de luxe sans répit
S'inonde cette florale note qui porte ta question :
Le doute de la prescience de notre mort.

Prochaine seras-tu, nous demande la ténèbre ?
Toi, lointaine comme un orage non abouti ?
Mais à feu redoublé bat cette bruine au fond de notre corps...

1648- À petit feu (15) (*La question de minuit*)

Sélections

À force d'attendre le jour
Il finit par échoir en nos mains de velours.

« Qu'allons-nous faire de toi, dirent les arbres fous
Toi qui partout éclaires, qui sais tout découvrir ?
Mais ne sais même pas donner du rêve alentour... ? »

« Et les lucioles scintillantes, où les as-tu cachées ? »
S'alarmèrent les scarabées.

« La nuit était savante quand tu n'es que gaîté. »

« Car tu n'es pas égal. Tu n'es pas ponctuel »
Dit le lapin fragile, se faufilant par la campagne.
« Chaque fois, tu diffères ta réapparition
Pour revenir plus court sur cette création.
Ou bien c'est le contraire ! Tu t'étires à loisir
Comme s'allongent les semaines. À ton horloge
- ainsi je le perçois, sur mon honneur et sur ma foi -
Nul ne peut se fier. Et tes calendriers, pour sûr
Sont trop complexes à exploiter ! »

Ainsi s'en est allé le jour impétueux :
Bien dépité de tout, si j'en crois cette allure qu'il affichait...
Mais ne put s'empêcher de réparaître, envieux
Pour découvrir, béat, sa maisonnée qui le huait.
Ni sans connaître la régularité
Qui l'eût fait adoré à l'unanimité
- et que chacun réclamait à grands cris ! -.

1652- Allégorie de la naissance du jour (24)

À l'orée du bois de lauriers
Une mousse de neige versée
Poudrait nos espoirs esseulés.

À l'orée tout ensommeillée
De couronnes bien dentelées

Sélections

Par la lenteur emmitouflée
Rendait avides nos envies
Cette cendre du bois muet.

Le silence retentissait
Tant la ceinture émerveillée
Du grand ciel nous incitait
À proroger nos émotions
Par notre souffle attisées.

À l'orée de ce bois sacré
Ta bannière fut enlevée.
Ta réticence s'est envolée
Vers l'étreinte au château doré
Pourvu de la légèreté du pinson.

Légèreté tout empressée
Par le goût de vert oxydé
De ces liqueurs de sapinière...
Là où la neige recouvrait
Déjà, d'anciens rêves gelés.

À l'orée de ce bois lauré
- à l'orée d'un bois triomphant -
Une mousse de neige a versé :
Poudrant l'espoir ressuscité
Et tout son tendre enfantement.

Puisse Dieu l'entendre pleurer !

1657- Art et tradition populaires (29)

Le monde est fait d'accroche-cœurs.
D'accroche-vices et de malheurs.
Et il achoppe en la risée
Où l'homme tente de surprendre
Par une folle liberté.

Sélections

Le monde est fait de particules
Qui dansent, ô vifs tentacules.
Immensités de l'univers
Nous enserrant dans le labeur
Du monde à l'œuvre de nos heures !

Mais la vie va, chemin faisant
Entre les écueils et le vent.
La tramontane sera dense.
Et précise comme une lance
Qui nous transpercera le cœur.

Cheminement de la lumière :
Son passage induit sur nos corps.
La physique le monde épeure
- cette science des profondeurs ! -.
Tranquille est celui de l'esprit

Lorsque l'on nage en nos bonheurs !

1662- Plaidoyer pour le bonheur (21)
(Dans la série *Le monde est fait*)

Vous étiez assise à côté de moi.
Je vous ai quittée inélegamment.
Il faut dire que vous étiez pressée.
Et que j'avais un rendez-vous.

Je vous prie de m'en excuser.

La jacinthe entêtante
Est plus têtue qu'un fétu de paille
Qui court à la surface claire
Du ruisseau.

Ça me rappelle votre parfum
Qui s'évanouissait comme un frais volant

Sélections

De jupe dans le matin
Fier. Mais pour aller se perdre
Dans un lointain déconfit...

Vous étiez assise à côté de moi.
Je vous ai quittée inélegamment.
Il faut dire que vous étiez pressée.
Et que j'avais un rendez-vous.

Je vous prie de m'en excuser.

Non, je n'aurais jamais dû
Vous laisser filer à l'anglaise
Comme cela.
Là où vos boucles de cheveux
Vous portaient à disparaître
Comme disséminée par le néant.

Car le néant est la pire des choses
Que je connaisse, de mémoire de vivant.
Tout ça parce que vous vous étiez
Assise à côté de moi.
Et moi, je vous ai laissé
Le faire en souriant.

Vous étiez assise à côté de moi.
Je vous ai quittée inélegamment.
Il faut dire que vous étiez pressée.
Et que j'avais un rendez-vous.

Je vous prie de m'en excuser.

Mal m'en pris ! Car me voici
Dès ce tendre jourd'hui
Comme orphelin de vous.
Et de vos sentiments qui fleuraient bon
La jacinthe de printemps.

Le néant est la pire des choses
Que je connaisse, de mémoire de vivant.
Tout ça parce que vous étiez

Sélections

Assise à côté de moi.
Et moi, je vous ai laissé
Le faire en souriant.

1666- Assise à côté de moi (47)
(Rendez-vous manqué)

Je m'éveille un matin
Pensant tout simplement
À la puissance du sommeil.

Le cerveau en alerte et mes sens en action
Alors même que mon corps est inerte.
Quelle merveille de mécanique nous offre le rêve !

Je voudrais en garder quelque chose de pur.
De sacré et de fort comme un goût d'amertume
Résiste à nos efforts pour oublier l'agrume.

Ce thème nouveau de la fraîcheur m'envahit.
Doublée d'une emphase de cette large vigueur
Qui ne soit pas nauséabonde.

Oui, parcourir les lignes fluides d'un paysage
Nous donnera bien des années
De renouveau dans la splendeur !

Mais un thème ne reste qu'un thème.
Une musicale ascension. Une intrépide aversion
Pour tout ressentiment, sans aucun fondement...

Donc, nous resterons sans merci.
Sans projet et sans finitude
Jusqu'à l'orée de notre vie
De splendeur, suivie de décrépitude.

C'est pourquoi ce thème de la fraîcheur

Sélections

Dans mes cerveaux me hante.
Car s'il draine en moi sa vigueur
Jamais il n'éliminera
Complètement le labeur
De vivre ici mes heures.

1676- Dans l'aber de mon cœur (28)

Il n'est pas compliqué d'expliquer pourquoi la poésie est supérieure à la raison. Puisque la poésie épouse l'âme secrète des choses, là où la raison connaît et considère. Or la connaissance est extérieure au sujet. Épouser quelque chose, c'est le côtoyer de l'intérieur. C'est, littéralement parlant, la faire sienne, cette chose rebelle, jusqu'à vouloir se confondre en elle. Se confondre en la poésie, c'est se confondre avec le monde. Le connaître, ce n'est jamais que l'avoir examiné d'une manière froide et hautaine, avec un peu de condescendance mêlée de commisération. Mais sans jamais s'être identifié à lui, au point de devenir cette autre chose que nous n'étions pas au départ et que, peu à peu, nous sommes enfin devenus, par l'effet d'une contemplation heureuse. En cela, la poésie est un acte d'amour qui laisse l'objet aimé intact, voire même valorisé, là où la connaissance est un acte de possession. Et donc, potentiellement, de destruction. Car pour ce qui est de l'amour physique, par exemple, il est connu que l'acte de possession n'a jamais garanti ni la force ni même la pérennité du sentiment amoureux.

1679- Notion d'amour élémentaire (17)

C'est maintenant qu'il faut boire
Disait Horace l'intrépide...
Et nos vies plongeaient dans le vide
De nos âmes parées de noir.

Car nos vies plongent vers la mort

Sélections

D'un lourd combat long et atroce.
Et quel besoin de trinquer à la gloire
De ce poème qui chantait en fanfare

Anciennement la mort de Cléopâtre ?
Nous aurons nous aussi à nous réjouir
Un an prochain, de ces vers qui délirent
Sur la vie probe de nos aïeux.

Ce poème chantait en fanfare
Complaisamment, aux oreilles des empereurs...
Nous, nous savons, quand finit le labeur
Qu'il n'est rien de paisible en nos cœurs.

Car boire, c'est déjà mourir.

Ce que sous-entendait Horace l'intrépide
À nos oreilles, très involontairement
Par sa chanson qui vole par les siècles.
Lui qui savait combien les chants d'honneur

Ornent parfois nos plus cruelles défaites !

1682- Nunc est bibendum (26)
(ou Le poison de vivre)

L'homme a mûri son œuvre et l'a posée sur le papier.
Il l'a polie et travaillée comme s'arrose le granit.
Pour qu'au gré d'une porte où l'amour va frapper
Il y ait plus que l'amour : un trait de génie irradié

À la mesure de sa réelle démesure...
Voilà ce que l'homme a fait de ses tristes journées
Quand la lente horloge des heures se disait dépitée.
Et se sentait l'âme vibrante, sous la pique des alizés.

J'ai voyagé et j'ai vagabondé au vent fort des cyprès.
Des vignes dans le silence au silence arraché.

Sélections

La teneur de la falaise à son à-pic m'a irradié
De toutes les velléités massives de vivre...

Je te le tends ainsi, cet amour mordoré
Comme une feuille de l'automne autoproclamé.
Guérisseuse des envolées qui se perdent dans le marais.

1689- L'œuvre mûrie des marais (15)
(un sonnet presque interpellé)

Tu as pour toi tes jolis yeux bleu Cyan.
Tu as pour toi tes seins de Minerve guerrière.
Tu as pour toi des hanches de bassin fuselées
Comme une conque qui d'ondulations te cernerait
Pour que tu l'habites de ton auréole.

Tu as pour toi la parole infusée du verbe être.
Tu as pour toi l'avoir des moissons dans les greniers.
Tu as pour toi la musique qui caracole en fête
Lorsque la fête, justement, se désole de ne pas finir
Sur une note qui émanerait de toi...

Tu as pour toi le regard qui jaillit de l'obscur
Pour que le nombre des foules accouche de cette ombre
Où ta discrète silhouette me serait destinée.
Tu as pour toi le secret sombre que fomentent les baisers.

Et qui les fait mûrir et se durcir en nous.
Au feu de la vie vive et vraiment spontanée
Comme un ardent foyer en lequel je me jetterais !
Oui, tu as pour toi le feu qui me brûlerait vif
Si je n'étais déjà la cendre de tes souvenirs !

1692- Le feu en toi de ton ressouvenir (19)

Sélections

Mozart et Vivaldi
Dans le grand lit ont fui
De la vie.

Merci à eux. Merci
De nous avoir redit
Le midi

Qu'il nous faut vivre même
Du Tyrol au Carême
Pour toujours.

Nos frileux chrysanthèmes
Aux sources d'Avicenne :
Merci à ceux qu'on aime

De couvrir les sirènes
Se levant, sans blasphème
En nos vaillants écrits.

Mozart et Vivaldi
Qui savaient où nous mènent
Ces amours sans Bohème

Qu'il nous faut imiter
Si l'on veut glorifier
Ceux qu'on aime

Dans le grand lit qui fuit
- Mozart et Vivaldi -
De la vie !

Merci à ces trouvères
Du grand lit de la vie !

1701- Trouvères de la vie (26)
(Aux limites de l'indicible)

Sélections

Dès que je suis sorti et que j'ai respiré le grand air
Les choses m'ont paru pleine de bonhomie.
Le froid a disparu et pour me donner de l'envie
Les goélands soiffards se sont coulés dans l'éther.

J'avais envie de les suivre, moi qui n'étais qu'un matelot
Humble, que le sel et le vent élevaient à la dérive
D'un univers mouvant dont le bras gigantesque
Et la verve féroce submergeaient de leurs grelots.

Sur la plage, près de moi, restait un palmipède
Tout juste sorti du nid. Lui n'osait, malgré la tendre
Attention que lui portait sa mère d'un regard de reproches
Prendre le moindre envol inaugural de sa carrière

Au faite de ce ciel qui lui était un royaume promis.
L'oisillon avait peur, tremblait de tout son saoul.
Se brûlait intérieurement à cette constante houle
Évitant de croiser le ciel, qui pourtant est sa destinée

De cet œil déjà las d'une épreuve tant redoutée.
Et moi, dévisageant cet oisillon, je me disais :
« Pourquoi Monsieur le vent appose-t-il sa signature
Toujours, sur les écorchés vifs et leur progéniture ? »

1605- Question à Monsieur le vent N° 1 (20)
(en guise d'introduction à un nouveau recueil)

Les hommes
Cloisonnés dans leurs mondes cellulaires
Entendent-ils ta parole ?

Les hommes
Qui ne décolèrent jamais
Se parent de ton corps là où
Ton corps n'est plus que vide

Sélections

Et vacuité de ta conscience.

Dans l'ordonnancement des nombres
Des cartes défroissées et des malheurs
Tu leur donnes un espoir de salubrité imminente.

Combien terrible est cet espoir !

Et des humeurs surenchérisent à ton labeur
Là où le temps n'est plus à reconstruire...

Écoutes-tu la voix des hommes ?
Ou ne ferais-tu que passer ?

1713- Question à Monsieur le vent N° 12 (16)

Toute chose
En ce pauvre monde
Se referme sur elle-même.

Ce monde est clos
Non pas comme une rose
Dont le parfum s'exhalerait vers le soleil.
Mais comme un fruit, une grenade
Dont la seule consistance serait intérieure.

Le monde explose en une myriade de conflits
Qui ne finissent par voir qu'eux-mêmes.

Nous serais-tu, finalement
En ce monde mal exposé
Qu'un espace plausible de liberté ?

1720- Question à Monsieur le vent N° 18 (13)

Sélections

Les roumains d'aujourd'hui
Sont des gens du voyage
De l'esprit.

Ils naviguent au large
Et sont en poésie
De passage.

Leur cœur est sans partage :
Tourné vers l'horizon
De leur vie

Les roumains d'aujourd'hui.

Les roumains d'aujourd'hui
Tournés vers l'infini
De leur vie

Font défiler les voiles.
Font circuler les trains
De sourires et d'envie.

Je me sens attiré
Vers le pays radieux
De mes ancêtres

Qui renaît à la vie
Grâce
Aux roumains d'aujourd'hui.

Et je fuis à l'envie
Et je fuis sur le lit
De mes doux rêves

En pensant au pays
Que je rejoins ici
En chanson.

Qui me rend en hommage
Tout l'amour que construisent

Sélections

Pour nos vies

Oui, les roumains d'aujourd'hui !

1663- Les roumains d'aujourd'hui (32)
Chanson proposée à Pierre Chatard, alias Donoré

J'ai vu le vallon de Lamartine
Quand s'y déroulait une chasse à courre.
Source de jours heureux, enfantins et chéris
Voici que je vous vois et bois à vos murmures !

Arbres chéris de Dieu, j'étudie vos contours
Qui apaisent la lueur grise des murmures.
Mais la tempête avait vaincu et tendrement couché
Bon nombre de ces vaines sculptures.

Car la Nature tout entière tient en cette arcade
Qui se forme autour de nous, au-dessus de nos têtes.
Pour nous protéger, tel d'un berceau une arrête
Se penche sur la naissance de nos jours.

Et que sourd à couvert ce langage des mots
Vers le poète distrait par des drames vitaux
Qui ici-bas se jouent, dans de sombres forêts
Où des cœurs au couteau pourraient être arrachés !

Certes, dame Nature le vagabond esseulé apaise.
Mais de nos jours, la confusion est trop vaste
Pour que l'homme vienne en son charme mesurer
La profondeur irréaliste des ondes...

« Son cœur est en repos, son âme est en silence » :
Voici bien la leçon dont je veux m'inspirer.
Mais tout ce trouble autour de nous trouble mon sang
Qui ne peut sans effroi aux profondeurs plonger.

Sélections

Le poète ressent et la terre continue de tourner
Indifférente à la mission et sa moisson de lauriers :
Que notre vie est dure à boire en ces longues journées !

Aussi je suis rentré à cette nuit tombée
Laisant derrière moi la silhouette des années.
Dans ce vallon au souffle infini et rempli
Du monde qu'on chassait dans l'épaisseur de sa forêt.

À ces chasseurs, j'implorais : « De lui, ayez pitié ! »

1721- Chasse à courre dans le vallon de Pupetières (32)

Quand je fus libéré des chaînes de mon corps
Et que flotta dans l'air mon esprit sans remord
Je fus comme aspiré par le printemps des chênes.
Et les bois frémissaient loin des relents de haine

Que cette vieille terre happait en son pourtour
Comme portaient le sang les folies de l'amour...
Sans convenance et sans mépris, mon parti étant pris
De ne plus m'agacer d'enjeux aussi petits.

Nourrissant nos vies mêmes, je me mis à marcher
En des lieux où nombre de nos aînés, avant nous
Avaient eux-mêmes déambulé. M'écartant
Des chemins qui menaient à travers les blés.

Mais j'avais un espoir : elle vivait encore.
Et ne pourrais la voir qu'en faisant cet effort
D'aller la retrouver à travers les volets
Clos par nécessité, elle, ma bien-aimée... !

Je m'approchais du lieu où nous vécûmes seuls
Et heureux, durant de nombreuses années...
La ferme avait son sol qui brillait de clarté
Tant mon épouse tendre porterait haut son deuil.

Sélections

Lumières éteintes, personne ne parlait.
On croyait, du dehors, qu'un souffle s'était tu.
À voir la bourrasque du vent voluptueux
Rien d'autre ne sifflait qu'un silence ennuyeux.

J'en fus surpris, tant j'y avais laissé de joie et de vie !
Puis une forme attira mon regard. Je vis

Qu'à travers la fenêtre un sourire étincelle :
Radiieux telle une belle hirondelle ! Et lors je sus
En regardant tes yeux que je ne verrai plus
Que tu dormais aussi d'un sommeil éternel.

1725- Les doubles funérailles (30)
(ou *Le syndrome du cœur brisé*)

Le temps maussade et les lilas en fleurs...

Peindre le monde tel qu'il est ou tel qu'il devrait être
Est le choix délicat qui se pose au poète.
La difficile équation qui plane sur nos têtes
Quand un soleil de plomb tente de nous soumettre.

Mais les mots planeront, s'arrosant de bien-être !
Voilà la volonté qui croît au fil de l'eau.
Avec à nos côtés cette splendeur du beau
Qui côtoie la venue lointaine des prophètes.

Mais plus on s'en approche et plus il vole haut
Ce projet qu'on se plaisait à vouloir dépeindre
Pour nourrir et nos corps et nos âmes, sans plaindre
La première fontaine surgissant du ghetto !

Beaucoup d'importance j'attache à vouloir te décrire.
Mais ma perception à mesure devient floue...
Est-ce toi qui devient flou, ou bien mon incapacité

Sélections

À te capter pour mieux te retranscrire ? Te peindre

Monde, tel que tu es, est une vraie gageure...
Et je vais de ce pas reprendre ma monture !

1748- Le choix impossible du poète (19)

Tout est question de rythmes et de couleurs.
De pulsions, de bonheurs, de battements des sens.
L'enjeu est notre respiration intérieure
Qui inonde patiemment nos êtres en souffrance
Sous l'horizon grêle de notre sang.

Nous dénotons dans l'air l'origine d'un temps
Fort ancien, sans pour autant savoir nous en satisfaire
Dans notre forge extravagante des noms savants.
Aussi, nous éludons ce mystère lorsque frappe le néant
Tout autour de nous, qui nous habille de ses sarcasmes.
Et nous habite en son long firmament...

Et nous déambulons dans la prison des femmes :
Nous qui sommes à la merci de ce hasard des gens !

La conclusion est si austère que nous ne percevons
Aucun grief en nous, aucune haine viscérale...
Aucun remède n'est pourtant à notre portée de vivants !

Si ce n'est ce long sang, et qui goutte
Toujours en nous : inexorablement...

1755- Le battement des sens (18)

Les petites pensées volatiles
Aux parfums surannés et futiles :

Sélections

Voilà ce que m'offrent les grands bruits
De ta tiédeur d'après-midi.

Je vais m'exposer au soleil.
Ta voix touchera mon oreille.
La saison n'aura pas dit le chaume
- encore que l'on moissonne à toute heure ! -.

Car chaque heure nous offre son plaisir :
Une annonce à partager ou à rire.
Le jardin, comme tondu de frais
Fourmille de roses des prés.

Mais le soir évolue en quinconce.
Que reste-t-il de l'inoubliable semonce
Que récite un poème où s'enfonce
Notre dérisoire vanité de vivre ?

1757- Durer *ou* La vanité de vivre (16)

J'avais oublié le chant des oiseaux.
La tendre veillée et ses oripeaux.

J'avais oublié la berceuse amère
Du soir qui se tord au creux de la terre.

J'avais oublié que l'on est dual.
Et que la nuit court comme un grand cheval.

Que la nuit est sombre et sent le santal.
J'avais oublié son galop banal.

Et qu'il nous entraîne au loin sur la route
De notre vie claire qu'effleure le doute.

J'avais oublié l'aile de la vie
Et qui me réveille, du moins aujourd'hui

Sélections

Parmi les oiseaux et ses oripeaux.
J'avais oublié que c'était si beau !

1759- Dualité du jour et de la nuit (14)

Là est ma vie qui va.
Qui perce son écorce.
L'écorce de mon bois.

Sans aucun tralala
Elle bat, elle va.
Se dissipe à l'envie
Et replonge par là.

Car c'est ma vie qui va.
Qui perce son écorce.
L'écorce de mon bois.

Cette vie-ci m'échoie :
Je la prends comme elle est.
Dissimulant l'émoi
Qui mon cœur et mon foie
Tendrement envahit.

Car c'est ma vie qui va.
Qui perce son écorce.
L'écorce de mon bois.

Car ma vie, elle trotte.
Où me conduira-t-elle ?
En ai-je connaissance ?
En naîtrais-je en conscience
Parmi les paravents ?

Car c'est ma vie qui va.
Qui perce son écorce.
L'écorce de mon bois.

Sélections

Elle se plie en trois.
Et là se dissimule :
Un morceau aujourd'hui.
L'autre pour autrefois.
Ce dernier sans ennui.

Car c'est ma vie qui va.
Qui perce son écorce.
L'écorce de mon bois.

Il me faut continuer :
La nourrir sur la route.
Grandir coûte que coûte :
L'unique volonté
Qui ma vie sait guider.

Car c'est ma vie qui va.
Qui perce son écorce.
L'écorce de mon bois.

Il me faut continuer
Par les rues d'ici-bas
Et sans déconvenue.
Par son intensité
Toujours suis transpercé.

Car c'est ma vie qui va.
Qui perce son écorce.
L'écorce de mon bois.

Et je suis bienheureux
Bienheureux comme un roi
De ne plus qu'elle avoir
Pour m'éloigner le froid.

Sans aucun tralala
Elle bat, elle va.
Se dissipe à l'envie
Et replonge par là.

Sélections

Quand c'est ma vie qui va :
Qui perce son écorce.
L'écorce de mon bois !

1768- L'éclosion ou Métaphore de la vie (61) (*chanson*)

Je n'aimais plus que toi
Dans la danse du monde.
Je n'avais plus que toi :
Des secondes la ronde
Qui m'avait envahi
Me donnait la faconde
D'un amant ébloui.

Mais tout autour de moi
Cette absence profonde !
Ce silence en émoi :
Ses rives qui abondent.
Désertiques, sans loi...
Aujourd'hui en ce monde
Je n'étais plus le roi.

J'étais prince autrefois
Et tu étais l'aronde.
Nous parcourions les bois
Et la terre gironde.
Je n'avais plus que toi
Dans le temps élargi
À devenir une onde.

Une onde de ces bois :
Le souvenir du nombre.
Je n'avais plus que toi
Avant que je ne sombre.
Alors pardonne-moi :
Ton sillage éblouit
Mon image réjouie...

Sélections

Car je n'ai plus que toi
Pour vivre cette vie :
Ce trop-plein d'énergie.
Je n'aime plus que toi
- mon amante ravie -
Pour finir cette vie
Et m'enfuir loin d'ici !

Alors relève-moi
Qui titube et m'enfouis.
Je n'aime plus que toi :
Ton image sourit.
Elle remet de l'ordre :
De l'ordre et de l'envie
Dans ce monde infini...

Je n'aime plus que toi
Pour vivre cette vie.

1776- Ton image éblouie (44) ou *Another late Ballad*

J'avance dans les ténèbres. Les ténèbres sont de la lumière.
J'avance dans la noirceur. La noirceur est de la lumière.
J'avance dans l'obscur. Cet obscur devient la lumière.
J'avance dans la fraîcheur. Ta fraîcheur est de la lumière.
Oh, toi qui es : tout en toi est de la lumière !

J'avance dans la maladie. La maladie est de la lumière.
J'avance dans l'amertume. L'amertume est de la lumière.
J'avance dans le désert. Le désert, là aussi, sait se faire lumière...
J'avance dans le qu'en-dira-t-on. Lui encore deviendra la lumière.
Oh, toi qui es : tout en toi est de la lumière !

J'avancerai dans la douleur. La douleur est de la lumière.
J'avancerai dans la torpeur. La torpeur est de la lumière.
J'avancerai dans la ferveur. La ferveur est de la lumière.

Sélections

J'avancerai dans la rigueur. Ta vigueur est de la lumière.
Oh, toi qui es : tout en toi est de la lumière !

J'avance dans la maison. Ta maison est de la lumière.
J'avance dans les intrigues. Les intrigues créent la lumière.
J'avance dans l'étroitesse d'esprit pour n'y trouver que lumière...
J'avance dans ta raison. De ta raison jaillira la lumière !
Oh, toi qui es : tout en toi est de la lumière !

J'avance dans cette épreuve. Cette épreuve est de la lumière.
J'avance dans le marigot. Le marigot devient ta lumière.
J'avance dans l'étrange. Cette époque, elle aussi, est de la lumière.
J'avance dans l'imaginaire et aussitôt respandit ta lumière !
Oh, toi qui es : tout en toi est de la lumière !

1778- Déclamation improvisée (25)

Je garde dans ma poche un morceau de ma terre.
Une pierre philosophale comme un point de repère.
Et j'ai beau, dans l'espace, avoir fui le mystère
Qui m'habite et me tord, parfois jusqu'à l'extrême
Je ne reviens jamais qu'à ce bout de moi-même
Que j'ai un jour quitté, embrassant d'autres sphères
Que celle qui m'était alors prédestinée. Et que j'aime pourtant
Plus que tout autre coin de ce vaste univers !

1787- Réflexion de l'astronaute (8)

Je ne veux pas savoir s'il y a un navire.
Si nous sommes partis pour connaître le pire.
Notre coquille de noix prend l'eau de toute part
Sur une étendue ivre, comme l'était Rimbaud.

Mais plus ivres qu'il ne l'a jamais espéré

Sélections

Nous plongeons vers l'abîme pour être malmenés !
Plus que dans un fournil cuit en dedans le pain
Avec aucun espoir d'en ressortir vivant.

Sauf celui de survivre, en criant alentour
Que nous sommes intègres : avec l'œil de l'autour
Nous voulons sans relâche apporter notre écot !

Seule nous intéresse la mécanique des mots
Qui distille à tout va ses phrases et émaux
Pour combattre à jamais nos affres et nos maux !

1802- Une beauté tragique (14)
Dans la série des *Sonnets malmenés*

C'est le soleil qui s'est levé.
La mer est calme et dans les prés
S'étend son tendre hyménée.

J'ai toujours entendu l'été
Bruire en moi puis se cabrer
Quand venait aux mains s'accrocher
Sa douce lumière dorée...

Mais aujourd'hui qu'espérer
De sa parole à demi murmurée
Par le soleil immaculé ?

Je me complais dans la vision
Dont on attend que l'explosion
Superbe et assurée vienne
Nous inonder de sa clarté... !

1804- L'état de nature (14)
Dans la série des *Sonnets malmenés*

Sélections

Un amour malheureux
Pourra-t-il un jour déboucher
Sur une solitude heureuse ?

1820- Haïku du dimanche-16 (3)

Et voici que le vent est plus clair que l'orage.
Et voici que le temps est plus vert qu'il n'est sage.
Et voici le printemps. Et voici les mirages.
Et voici qu'en chantant s'évapore mon âge !

Et voici maintenant ton sourire radieux.
Et voici maintenant ton rire merveilleux.
Et voici, en dormant - sentiment amoureux -
Et voici qu'en dormant se lèvent tous nos vœux !

Et voici en dansant que tournent nos aveux.
Et voici en chantant que je m'ouvre à tes yeux !

1824- M'ouvrir à tes yeux-20 (10)
(ritournelle joyeuse)

Les iris d'un bleu pâle
Oh, comment peux-tu croire
Que leurs âmes vont reflleurir ?

1833- Haïku du jeudi-27 (3)

Disparaître

Sélections

Au fond de ces ravins
Où les nuages s'attroupent !

(Lida Dakotsu) envoyé par Ghislaine Girard le dimanche 1er août 2021
à 7h04

Pour renaître plus fort
Au cou de ces pensées
Qui ont des cheveux d'or !

(Xavier Hiron) réponse envoyée le 1er août 2021 à 7h39

1842- Écho de haïku-30 (3+3)

Dans un monde de soie
De frayer de nos ombres
Osons dire : « Game over. »

Quand s'emballent les soirs
Les chevaux et les bals
Osons dire : « Game over. »

La tristesse s'en va
Passagère et lascive
Dans le fond de nos cœurs.
Osons dire : « Game over. »

Quand se touche du doigt
La profondeur exquise
De ton âme sincère
Osons dire : « Game over. »

Nous sera-t-il donné
Ce grand orgue des blés ?
Nous l'avons murmuré.
Puis avons dit : « Over. »

Sélections

1846- Game over (18)
(Prélude à une nouvelle ère)

J'ai produit des monceaux de rêves féeriques
Et en connais le poids, et en connais le prix.
C'est le poids du secret. Le prix d'une entreprise
Qui le sang nous parcourt et nos esprits ravive.
Bien que, dans l'atmosphère, rien ne veuille sourire :
Et pourtant en nos cœurs des lumières scintillent.

Écoutons-les clamer, ces étoiles du nord.
Regardons-les chanter aux limites du sud.
Nous sommes leurs joyaux. Elles sont nos couronnes.
Ces sortes de lambeaux invitent à l'automne.

Et nous levons nos yeux aux senteurs monotones
De notre déraison qu'appellent leurs symboles :
En nous, bien blotties, une obole
Que nous offre le ciel de leur isolement... !

Les rêves nous fédèrent en nous-mêmes. Et pourtant
Le monde réel gronde sa horde d'arguments...
Claironne autour de nous, pauvres linéaments.
C'est le prix à payer pour vivre maintenant.

1850- Galerie de nos rêves (18)

Parmi les territoires vierges
De la pensée
L'homme a déambulé.
Prouvant le fait et son contraire.
Prouvant l'espace et la durée.
Prouvant du monde l'inanité.

Sélections

Puis sur la plage il a marché
De long en large et de côté.
Guettant d'instinct, dans les marais
Toute la suave beauté
Dont il savait s'accommoder.

Dans cette poésie du nombre
Toutes les entailles de la terre
Soudain, lui parurent moins sombres !

Car lorsque de sa pensée
L'homme une alliée sait se faire
Il n'est pas d'autre métronome
Ni horloge de joie interne
Que son vague feu intérieur
Pour continuer d'exister !

1853- Force vitale (20)

Ce qui est dit ici est plus fort que la terre.
Cela est plus puissant que le vent de la mer.
Ce qui est exprimé met nos corps à l'envers.
Et la tête aux étoiles, notre sang en jachère.

Le contraste est latent et son poids inhérent
Entre matière statique et légèreté d'autan
Que transporte un éclair, que met en mouvement
La lumière impalpable de nos corps traversants !

Ce qui est dit ici est l'esprit qui s'anime
Où se lève et s'agite une telle beauté blanche...
Et où se répartit cette soif qu'on étanche.

Ces notions qui balancent en nous sont tellement
Fugaces et intangibles, comme après un immense labeur
Que parfois nous ne nourrissons plus notre propre perception d'être.

Sélections

1856- Beauté blanche (14)
(Dans la série des *Sonnets malmenés*)

Nous parcourons le monde en peuples émiettés.
Le socle de la terre en est tout balafré.
Les rayons du soleil sont de telles nuées
Suspendues sans remord, à jamais dispersées
Au-dessus de nos têtes que s'en serait pitié
Si nous n'avions pour nous l'inaltérable attrait
D'un jardin salubre aux multiples bienfaits !

Si vaste est ce jardin qu'en moins d'une bouchée
Par un orgueil sans nom l'homme l'a dévasté.
Il ne nous reste plus, du paradis perché
Qui un jour fut offert sans arrière-pensée
Par une manne obscure en son divin secret
Qu'un vaste champ d'azur aux ruines diaprées !

C'est le songe que fit l'homme sage : éduqué
De cet esprit serein, et par ses sens guidé.
Or ces sens assemblés sont une intelligence
Pour nos seuls devenirs, digne d'être écoutée.

Saurons-nous, notre cœur, nos raisons partager ?
Cette sagesse est-elle à l'homme inatteignable ?

1862- De la sagesse sociale (19)

Elle apprend à devenir un caméléon
En expulsant sa voix sans aucune façon.
Mais toujours pour de bon.
Toujours juste et toujours dans le ton
À devenir ce caméléon elle apprend.

Sélections

Elle apprend à devenir une donneuse de leçons
De justesse, de beauté, de résilience, de pureté...
N'étant mue que par cette sorte d'idée :
Devenir notre donneuse de façons.

Notre façon de devenir meilleurs à l'unisson
De la plus pure des chansons...
Elle y apprend à devenir une solution.

D'où puise-t-elle son modèle ?
Dans le matin ou dans le soir ?
Le velouté de sa douceur ?

Son onctuosité, son suave d'amour ?
Écoutons-la devenir notre ultime leçon.

1865- La cantatrice caméléon (17)

Les femmes sont des fleurs
Inondées de couleurs
Que le soleil arrose
De rayons qui dégivrent
La gelée blanche de nos jours.

Car tu es celle qui met
Si longtemps à éclore.
Celle qui vit le chemin
Sur son bord...

Irradiante douleur
De nos voyages sans retour !
Mais quand arrive enfin
Ce moment où, tremblant
Dans mes bras je te tiens
Au ciel se lit le chant
Auguste des amours...

Sélections

Je te promets ce jour
Où fugace ne sera plus
Le sens de notre amour.

1868- Le sens de notre amour (19)

Le poète est un arbre
Doté de capteurs sensoriels
Qui enrichissent de leurs perceptions
La moisson étonnamment vibratoire
De son environnement naturel.

Et sa recouvrance raconte
Cette expérience féconde
Qu'il fait à se confronter
À jamais et en permanence
- comme en si bonne intelligence -
À ce large univers des ondes
Bienveillantes qui nous submergent !

Abîmons-nous maintenant
En elles. Adaptons-nous à leurs paroles.
Et dérivons à travers le concert
De nos pénibles sentiments.
Guidés par cette paix intérieure
Dont il faut que l'on s'imprègne.

Le poète est comme cet arbre :
Prodigue et unique à la fois.
Et qui grandit sereinement
Au fil supérieur de son histoire...
Au large ciel d'une terrible frondaison
Que pour nous il nommera Art.

Cet art si difficile de devenir un arbre.

Sélections

1871- Devenir un arbre ? (25)

Ouvre ta porte et tes volets
À la chaleur exaspérée.
Qu'elle s'enfuit à la volée
Par la campagne et par les prés.
Qu'elle rejoigne la coulée
Du vent violent et innervé
Qui se dédouble en atmosphère
Dans le brutal enclos des airs.

Sa configuration est claire
Sous son image exacerbée
Où notre espoir est à l'envers.
Il n'est pas d'autre grand mystère
Que vivre en attendant l'hiver
Dans son si fracassant retour !

Mais ici-bas est estival
Malgré les tempêtes banales.
Et l'univers horizontal
S'étend à perte de scandales.

Lorsque le monde périclité
- ce qu'Héraclite avait prédit -
Nous attendons, hétéroclites
Une douceur très salvatrice.
« Nous sera-t-elle promise ? »
Demandons-nous à l'entremise.
Dans son entrebâillement mise
Comme nous y mettons l'espoir
De voir notre fraîcheur remise !

1881- Un été de canicule (27)

Sélections

L'une de printemps, et l'autre d'hiver.
Lorsque nous irons fondre sous la terre
Je me souviendrai du chemin des pierres
Que nous parcourions jusqu'à Vancouver :
Villes de printemps, villes de lumière.

Tu visitais le monde et n'avais que faire
De tout ce tralala, des orages précaires.
Des déluges sinusoïdaux aux brumes de verre.
Ton enthousiasme retentissait tel un tonnerre
Aux prairies de printemps et aux prairies d'hiver.

Ta fougue était remise tout à l'arrière-plan
Quand tu peignais Venise sous les auvents :
Aujourd'hui perle grise et perle de diamant.
Car demain, tu seras mon unique bonheur.
Dorénavant, ma prairie de printemps !

1910- Psaume des lendemains - 16 (15)

Es-tu de mon silence l'unique solitude ?
Un œillet qui balance en toute quiétude
En me laissant pencher mon front sur mon étude ?
Tu es de mon silence l'unique exactitude.

Grace à toi le levant se cale dans la mer
Et ton regard se tend au-delà de l'hiver.
Ton été fait jaillir de ton front la rivière.
Grace à toi le levant bannit mon rire austère.

Irrigation de l'air, nervure sans scrupule :
Dans un creuset du vent, ton rire réticule
D'où ton visage glisse sur cette pellicule

Des gouttes, tout comme naît ton charme...
Elles, éprises en ce moment d'un puissant sanctuaire
Quand en ta charmille se répand tes visions d'une Ève.

Sélections

1920- Psaume de la nouvelle Ève - 19 (14)

Prolonger la tendresse
Est l'exercice le plus difficile que je connaisse.
Il faut d'abord être en capacité de s'assurer
De la présence du bel et bon oiseau à ses côtés.
Ensuite, oui, savoir l'appivoiser
De telle sorte qu'il chante jusqu'à s'essouffler
Du simple plaisir d'une haute prestance
Lancée dans un ciel mauve, finement étiré.

Mais cela n'est pas tout.
Sa propre sensualité il faut savoir provoquer
Par des caresses sans discours
Et des nuages doucement dissipés.
Car en effet, de tout ce long chemin
Seul le clair velours sera un jour à retenir.
Tout comme nous ne retenons, en somme
Que les tendres nuages doucement nacrés de rosée
Après la pluie et les éclairs traversés...

Là, en cet instant véritable, la tendresse nous aurons atteint.
Instinctivement balancée : elle, durablement saisissante.
Et qui ainsi et librement, de toutes nos existences saura s'épuiser !

1928- Psaume de la tendresse - 22 (20)

J'aimerais dire que je t'aime.
Je ne sais si j'en ai le droit.
Car il est plus d'ombre en la plaine
Qu'il n'est de corbeaux maladroits

Jouant l'âme des tourterelles

Sélections

Aux dés francs, cornets sulfureux
Derrière une meute aux abois !
Comment le dire que l'on s'aime

Si la lumière ne tarit pas ?
Sans lanterne guidant nos pas
Comment s'extraire sans dommage
De ce taillis, ombre des bois ?

La chanson comme un anathème.
Ou telle douceur de carême :
Ton ombre qui sourit déjà...
Sauras-tu t'ouvrir à la vie ?

1955- Psaume pour sourire à la vie - 32 (16)

C'était un petit papillon blanc
Venu de l'intérieur du temps.
Il m'écrivit un roman pour me plaire.

Mais comme sa vie était immense
Plus qu'un cheval au galop
Il s'envola et sa démarche
Devint aussi pâle qu'un falot.

Cette historiette pour signifier
Qu'exprimer le monde qui transpire
Est une gageure. Mais le pire
Serait de le nier et de ne rien en dire.

C'était un petit papillon blanc
Venu de l'intérieur du temps
Dont le vol ne savait pas s'extraire.

1893- Le petit papillon blanc (14)
(Dans la série des *Sonnets malmenés*)

Sélections

Pouvoir lier les choses à une simple vie radieuse.
S'entourer de son souvenir et d'une lune merveilleuse
Qui transpire, irradiée, en astre translucide des anges
Aux pourtours qui s'offrent en pluie que mangent nos regards.

Il n'est plus aujourd'hui autre chose qu'un cyclone
Qui ne perdure sous la pluie des souvenirs en aumône.
Mais, dis-le-moi, toi qui ici languis : où découvrir le suaire
Qui bientôt recouvrira notre vie légendaire ?

Notre légende s'enfuit. Nous l'avons traversée, pur éclair
Tel un morceau d'astéroïde : un bref instant d'univers
Dans la douleur et dans les cris... Mais cela méritait-il
Tout interdits, que nous fussions dans le fournil

Enfermés ? L'avons-nous seulement mérité ?
Mon plaisir n'est que de savoir que ta vie palpite.
Qu'en tes mains, elle s'épanouit et que s'agite
Ta pensée pure et studieuse. Et cela reconforte

Le vieil homme qui t'a portée dans la nuit qui déporte
Bien au-delà des jours où ensemble nous avons donné
Anciennement, à la vie même, une chance d'aimer !

1903- Testamentum (19)

Le 20 est un chiffre d'amour.
Le 19, un chiffre un peu plus court.
Le 18, volage, s'envole un peu plus haut
Dans le cœur d'un nuage au 17^e ciel.
Le 16 sera plus sage quand le 15 pluriel
Rapproche le 14 de son lointain zéro.
Le clair futur du 13 dans le 12 se lit
Lorsque d'une fraction le 11 au 10 on lie.

Sélections

Las, c'en est déjà fini de la dizaine !
Ne nous reste que le ciel pour pleurer nos misaines.

1923- Approximation : divagation de la
dizaine à la dérivée de l'alexandrin (ou
quand le calculateur s'égare...) (10)

Comment ne pas s'en remettre aux doux conclave de soi-même
Lorsque s'enchaînent les phrases gaies les unes aux autres
Dans leurs sonorités effervescentes, aux recoins de notre esprit ?

Comment ne pas faire valoir le savoir-faire de notre cœur
Aux conciles secrets de nos mots assemblés et vainqueurs
Quand circule de nous un sang qui nous ravive le cerveau ?

Comment ne pas s'enthousiasmer de tout cela
Qui souterrainement nous travaille et nous nourrit
Tandis que la pluie même nous agite ses trémolos ?

Et que nous noie le soir pour mieux nous émerveiller
De la féconde ondée qui ruisselle de nos neurones ?
Nous sommes tout cela : une vaste chapelle Sixtine

Taillée dans le haut roc de la paroi du rocher.
Et nos cavernes inexplorées, à la lueur de nos années
Nous paraissent pourtant habitées d'une jeunesse illimitée.

Comment, devant tant d'âpreté, ne pas s'en glorifier ?
C'est la réponse que je ne voudrais à moi-même donner.

1940- Répondre à l'âpreté ? (17)

L'accord parfait de la musique avec les anges
À plus d'un titre a été signalé sans que cela dérange

Sélections

La rationalité des pinsons et mésanges. Et le roucoulement
Des tourterelles qui s'épanchent au jour entier donnera

Une chance d'exister autrement qu'en une seule tranche
D'un large fuseau horaire. Je m'approchais de la rive blanche
Où je fus né, un certain dimanche. Et d'où je repartirai
Ayant suivi mon étoile filante, dans cette galaxie des anges.

Là où se retrouverait le confort de l'absence :
Mise à part cette musique en laquelle je flotterai...

1950- Notion d'absence (10)

La matière commande le tout.
Et organise son univers
D'une vaste symphonie d'étoiles.

Cela brille de mille feux
Comme un milliard de synapses de jais :
Actifs, mais respectueusement agencés.

Il se dégage de ce calme tréfonds
De voies lactées largement entrecroisées
Qui nous surplombent en permanence

Une infinie sérénité
Qui clairement nous fait bombance.
Et dont nous devons visiblement nous contenter !

Puisque sans la lumière aucun jardin n'existerait.
Et nous ne formerions qu'une vague poussière
Sans cette vaste conscience d'exister.

1957- Conscience d'exister (15)

Sélections

La rue en pente douce et tu n'as plus l'ombelle
Qui vole et se débat au bras de ton ombrelle
Comme elle le faisait du temps des demoiselles :
Qu'il y a de visions aux phares des soleils !

Ta vérité est morne et va par les chemins
Déroulant, parmi les cubes beiges des maisons
Un vaste et bien solide, fugace ciel de traîne :
Je me penche et découvre tout ton horizon.

Silhouette de rêve et robe diaphane :
Diaprée est sa lumière d'Aristophane
Qui se dessine à travers tes mouvements aériens.

Tu t'es multipliée au centre de mes jours.
Puis tu t'es engouffrée au four de nos années
Pour que vivent en nos noms nos vagues renommées !

1974- Sonnet ou psaume sans ton ombelle (14)

La progression des fleurs m'irrigue ta chaleur.
Insensé est celui qui en ignore le labeur !
Ta véritable amie, telle une sœur de splendeur
S'y étale au grand jour, éclochant sous les heures.
Ou s'évanouissant d'une atmosphère fraîche
Qui descend du printemps vers l'automne revêché.
Son baiser est d'ozone aux massifs d'une brèche :
Irrigation de ta salive en ruisseaux et en pleurs
Qui aux jeunes jardins pendent, secrets. Puis, sèche
Va par la fenaison en inclinant la tête : ô douceur !

1985- Psaume de ta candeur (10)

Sélections

L'eau claire du lagon ne vaut pas la raison
Où se sont enfouis les nuages.

Car je ne saurais dire ce que la vie m'apporte.
Une femme a toqué et sonné à ma porte.
Son ombre s'est glissée sous un porche d'ivoire.
Son être illuminé n'est plus d'aucun secours
À qui l'ayant trouvée l'a rendue à l'espoir.

Qui n'aura affronté la vie d'immenses foires
Tandis qu'une déroute est attendue ce soir ?
Se donner l'illusion que sonore et parfaite
Est ta marche d'amour qui vogue à la fenêtre.
Mais rien n'y fait. Temps gris, image désuète.

La raison est un lieu de hauts naufrages. Sais-tu
Qu'y persiste le froid des nuits les plus sombres ?

1987- Psaume de la raison (14)

Comme il est curieux de constater que les hommes mettent des rideaux sur leurs plus belles choses : leurs sentiments. Et combien, par orgueil, ils ne savent les exprimer : les presser hors d'eux-mêmes, alors qu'il n'est rien de plus valeureux que d'offrir à autrui le produit de son être. Que nous sommes sur terre uniquement pour donner, et non pour ne rien recevoir. Que notre avidité est sans limite, quand notre humanité serait de rendre grâce à la grâce même du monde. Serait de nous tenir prêts en toute circonstance à être égal à la beauté que transpire pour nous le monde. Si peu ont réussi ce tour de force d'exaucer leur prière de vivre par leur vie elle-même, qui n'est que don de soi. Qu'hormis cette attitude, il n'est pas de salut pour demeurer en paix avec soi-même, lorsque vient le moment tragique de s'éclipser... Qui, dès lors, en soi, ne contient plus rien de tragique, puisque nous n'aurions vécu que pour notre unique mission : passer dignement sur la terre. Et combien scandaleux, en fin de compte, il nous apparaîtrait d'avoir à faire cette simple remarque !

Sélections

1989- Une simple remarque (15)

J'ai enfin retrouvé le goût de vivre ta vie
Disait, ému, le bourgmestre à sa ville chérie.
Depuis que je t'ai libérée, les marchés grouillent
De quartier en quartier, lorsque ta voix bourdonne

Son roulement sonore, qui est l'expression de ton corps.
Dans ce monde d'effervescences, je recommence
À donner une chair : ma nouvelle naissance
À cet esprit dont le vivace est devenu la délivrance...

Unique et belle est sa splendide appétence
Pour le narquois, le pugnace, et notre tendre espérance !
De cette vie, je ne saurais me reposer.
De cet amour, je ne pourrais m'en séparer.

Et si je m'endormais, soudaine léthargie
Je voudrais, pour Te deum, le seul piétinement
Du pavé sobre et sourd parmi la douce nuée
Des voix qui pour toujours m'auront accompagné.

1996- Du cliquetis des voix qui accompagnent (16)

Un soir que je me retrouvais seul, assis face à moi-même
Et que je dialoguais avec cette forme vaste et sombre
Ayant cette acuité sonore dont font preuve les vendangeurs
Tout au long de la vigne, tout au long du chemin :
Forme imprécise et vague que dispersait souvent la nuit
Je m'entendis en écho questionner par l'onde fluide de la pensée
Ce module inconsistant, image représentant ma morose personne.

« Où seraient donc passés les hommes extravagants ?

Sélections

Que subsisterait-il de ceux dont l'ultime souvenir
Brûle la trace du passé ? Ces fantoches de cire
Qui empoussièrent nos frêles greniers sont-ils prêts
À descendre dans l'arène sanglante se reposer
Au grand soleil de la vie sobre des foules ?
Si, par un glorieux été, ils s'y sont dissipés
Qu'inondent-ils de leur lumière les pâtis dans le pré ?

- C'est que tout est devenu neutre et mou, et à ce point aseptisé
M'entendis-je répondre à moi-même. Que le conventionnel
Est devenu l'unique mesure qui s'abaisse à notre portée.
Nous n'avons plus de lustre, ni d'éclat, ni même de verve
Qui pour nous vienne briser le sceau du silence imposé. Nos esprits
Nagent et se consomment pour l'on ne sait quelle gloire insoluble
Quand l'amorce même de nos idées fait frémir la désolante
amertume... »

Comment pouvons-nous croire à une telle incertitude ?
Pourtant, nous nous y résignons et, mensongers à nous-mêmes
Rangeons nos trop larges costumes dans des penderies qui consomment
Ces êtres minuscules que nous sommes insidieusement devenus.

Misérables dressings : nous en révolterons-nous ? Pour cela
Il eût d'abord fallu que nous sachions nous révolter contre nous-mêmes.

2008- Révoltés à nous-mêmes – ou la violence d'agir (28)

Me serais-je préservé pour à la fin t'accueillir
Quel mal cet héroïsme banal recèlerait-il ?

Car tu contiens en toi la forêt fourmillante.
Tellement consolante, tellement disponible
À mes moindres attentes que la mer en serait
Par de plus grandes griffes que ses griffes furieuses
Sur la terre pluvieuse jetée, toute morcelée...

Ce que tu m'as offert : seule saura rivaliser

Sélections

La sérieuse nature à toujours le donner.
Lors, tu ne devrais, au soir, te défaire jamais
De ton envie de plaire, ô tristesse adorée !

Désormais que se lève le matin tranquille.

2012- Petite confidence, immense conséquence (12)

Le soleil nous fait ses mille excuses
En nous baisant les pieds à longueur de journée.
Et la tête et le cou, et le cœur dans les étoiles
Nous naviguons. Et aurions-nous
Une meilleure idée de ce que fut, pour nous
La tendre destinée de nos oracles les plus purs ?

Nous avons inventé dieux et déesses pour nous plaire.
Puis avons su créer leur puissance guerrière.
Nous avons découvert leurs contrées abyssales :
Des fonds paradisiaques, des galaxies perdues.
Mais la femme toujours à nos côtés...

Ne faisons guère en nous de grandes litanies
Avant que d'avoir débusqué la vérité de la vraie vie.

2018- Scène peinte : ou la vérité vraie (13)

Lorsque j'ai fui ton âge et que sur la montagne
Je me suis réfugié en jaune et en violet.
Lorsque sous le boccage et via les marécages
Lors, je m'en suis allé par l'humeur orangée
J'avais, car il me semble, d'autres vellétés...

Mais tu t'es arrangée pour que souffle l'automne
Y compris par le soir où, m'étant égaré

Sélections

De mauves d'or et gentianes éparpillées
Les pétales du jour se sont en moi pâmés :
Vert sombre des bouteilles, ou tendre à en pleurer.

D'où naîtra-t-elle, cette ample et nécessaire poésie
Qui me fait de l'Aubrac venir en toge pourpre ?
Ainsi que son indispensable semonce multicolore... ?
Nous devons signaler au monde cet épiphénomène :
Que toutes les couleurs expriment nos pensées !

2021- Scène peinte : venu de l'Aubrac (15)

Son art est insensé, qui va comme une plume
Se noyant, chancelant, et traversant la brume.

Une beauté glacée, gelée de paysage
S'étendant par les monts et par les pâturages.

Car seul l'amour sauvera l'homme
De sa profonde désespérance. Mais

Son art est insensé, qui va comme une plume
Se noyant, chancelant, et traversant la brume.

Une beauté glacée, gelée de paysage
S'étendant par les monts et par les pâturages.

2027- Scène peinte : au cœur des pâturages (10)

Il nous manque, le soir, un brin d'impertinence
Pour connaître comment clore le monde.
Apaiser nos paupières serait la conséquence
Ardue de nos journées absconses.
Inonder et prier en nos heures de clarté :

Sélections

Lumière, quel paysage sombre
- Mesdames et Messieurs du Comité -
Serait-il nécessaire de vaincre
Afin que nous puissions enfin nous lessiver
Dans la fraîcheur ou la grisaille de nos peurs ?

Ma foi, cela rémunérerait-il nos talents ?
Mais glorifions plutôt nos émerveillements !
Certes, que l'on soit jeunes ou vieux, la beauté
Immanente du monde reste toujours la même.
Seule en nous changerait notre manière de la percevoir.

2037- Scène peinte : comment clore le monde (15)

Aurais-je mis en veille le monde et ses pères ?
Un ange se penchait sur moi. Et n'ayant de querelle
Avec aucun amour, il me livrait, sur ma commande
Une auréole de secours. Cette auréole était un arbre

Dont il vaut mieux se souvenir qu'avant nous, déjà
Il était. Et que sur nos tombes il se penchera...
Car aujourd'hui, il n'est d'autre vérité, je pense
Que de donner à qui mérite une bien triste récompense.

Bon, passons. En l'arbre, nous ferons fête : promis !
En sa couronne auréolée, touffue et distinguée
Nous danserons, loin des idiots qui croient
Que la vie se résout à un navrant combat de chefs.

Je penche qu'en ses branches bien plus de réconfort
Il me sera transmis. Et même plus de dignité
Que notre terre humaine n'a jamais cru devoir porter.
Allez savoir pourquoi... Et me fais fort de vous le dire

Que si vous vous postez, une nuit de froidure avérée
Assez longtemps devant un arbre, il vous dira sa vérité.

Sélections

2040- Scène peinte : devant l'arbre (18)

Et si demain la lune n'avait plus de sens
Que pour quelques rares initiés ?
Si le faucon qui dort au fond de nos veines
Révérait son ampleur de grande marée ?
Si, mobile, la loi féconde du nombre
Soudain avait pris poids à ce point dispersé
Qu'une brillante perle en la nacre du bénitier
N'en aurait plus jamais ?

Tu m'auras invité à rentrer dans la danse.
Mais trop denses étaient mes arrière-pensées
Que sur l'écran livide tu voyais défiler.

Avons-nous été sages et sereins en notre image
Codifiée par le vent, cristallisée de concrétions
Qu'on eût alors voulu tout au fond de nos corps
Le renouveau de l'océan en son exquise pureté ?

Ta dépendance s'affole, telle une tendre volupté
Que ta muqueuse à notre espace aurait voulu donner.
Or, dans la vie abstraite, rien ne se fait de bon
Sans une connaissance approfondie de nos êtres.

Puis il faut être entrés en la vie magnifiée
Pour des larmes en apprécier le sel et la bonté.

2050- Scène peinte : en toute mobilité (21)

Par tes odeurs de fenouil et de thym
Tu m'as montré une voie escarpée.
Mais qu'est-ce qui justifie la vie superficielle
Que toujours nous menons à flanc d'une paroi ?

Sélections

Une crevasse a-t-elle, dans son fondement même
Plus d'écho ou de voix que notre sombre ego ?

Nous étions, il me semble, interdits et idiots
Et transis jusqu'à l'os. Nos enfants magnifiques
Qui s'étaient dans les ragots, sous l'eau
Ne pouvaient plus nous percevoir depuis notre abandon.

C'est alors que s'est levée la tourmente féconde
D'une vie matérielle et terriblement désordonnée.
De cet amour banal qui nous incombe tous
Faisons une lumière, à défaut d'un burnous.

Nous étions, il me semble, interdits et idiots
Et transis jusqu'à l'os. Nos enfants magnifiques
Qui s'étaient dans les ragots, sous l'eau
Ne pouvaient plus nous percevoir depuis notre abandon.

Et lorsque j'ai voulu tes jolis escarpins
Après du grand feu ébloui retirer
Ta lumière a jailli : « Il est l'heure d'aller dîner ! »

2052- Témoignage vécu : l'inaccessibilité d'être (21)

Qui veut un jour se nourrir d'une joie sereine
Allume un feu dans la clairière.
Qui veut toujours connaître la folie reine
Construit sa hutte dans la rivière.

2055- Témoignage vécu : pseudo-proverbe amérindien (4)

Après nuits et brouillards, après l'absence d'art
Tu serais mon meilleur et mon plus pur voyage.

Sélections

Car étant ma tendresse donnée en héritage
J'accepterai de toi un sourire, même volage !

Ta conscience grandit quand la mienne ravage
Après nuits et brouillards, après l'absence d'art
Plus d'un visage seul qui au soleil de mon rempart
Oui, me navre ! Mais ta conscience me grandit.

Tandis qu'en elle la mienne est une saine pensée
Percluse... Le meilleur qui remplit mon pur ravage :
Ce doux havre de paix et d'amour... Ou ce sacre ?

Aujourd'hui, tu voles et guéris ne serait-ce qu'en songe
Ce qui en moi mon doux mensonge diffuse : oh, ma
Terrible conscience d'aimer de ton souffle le trauma !

2060- Témoignage vécu : le sonnet disruptif (14)

Ce poème est une offrande : il portera ton nom.
L'amour est dur à prendre, sa conquête est sans pitié.
Il brûle au jour le jour de chaque pensée extasiée
Dans le nombre et la froidure, nos poings étant liés.

Mais dans son vaste creuset, il s'alimente de ta venue
Qui éclairera nos sens dont ta présence est le garant.
Cette offrande nous ouvrant un univers insoupçonné
Où subsiste, tel un goût de cendre, le creux de chaque matinée.

Or bienheureux sera celui-là même qui te ressemble !
Car il saura t'accueillir au plus moelleux de ton offrande.
Et lors le son de ses soupirs n'aura plus cours dans ton aisance

À balayer les longs et froids chemins qui nous entourent..
Resplendissante sera ta vie : le comble des beaux jours.
Ce poème en serait-il l'offrande ? Tu en es la créatrice.

Sélections

2063- Témoignage vécu : l'offrande créatrice (14)

Que les jours finissent vite et que bientôt
Ils recommencent ! Que dans ta main
Mollissent les sentiments qui tremblent !
Qu'éventuellement aillent tes tremblements
Jusqu'à l'épuisement : je saurai, pour demain
Reconstruire le mélange qui nous fit sursauter
À la moindre mésange. Alors, file vite !
Emporte dans ton cabas le résidu étique
Qui palpite en ton sein pour flamber à nouveau
Au-dessus de ton visage et par ton preste sourire
Qu'il crée un monde adultérin où nos pensées gémissent.
File, je t'en supplie. Et reviens-moi demain !

2071- Témoignage vécu : joie de la finitude (12)

Que serions-nous, sans nos souffrances ?
Une vie dissoute et sans aucune chance
D'en réchapper ? Et ce rappel d'abondance
De nos injures, de nos péchés, dès lors
Nous empêcherait-il, sérieusement, d'avancer ?

Un sourire, sans doute, effacera les rires
Plutôt que les douleurs qui tantôt nous chavirent.
Nous n'avons pas toujours été de ces navires
En partance vers un naïf au-delà... Un simple émoi
Mis en nos mains, aura fait naître notre avenir !

Il nous faut donc voguer. Et de fait, apprécier
Ce qui en nous au jour formera nos idées
En lesquelles connaître une montante marée...
Car en cette marée est contenue notre existence :
Toute la vie, la vie immense, sans aucune nuance !

Sélections

2073- Témoignage vécu : embarquement depuis Cythère (15) *(avec remerciements à Marguerite Duras)*

L'aurore est tel un pain cuit de cendre et de nuit.
Son four lentement roule comme une pierre d'amarante
Ouvrant parmi le ciel la porte étroite de son œil.
Et nous regarde ainsi son jour épanoui
Aussi timide qu'une lave fossile qui brillerait
Et de sa propre peur tremblote d'apparaître !

C'est que le jour fertile en sa promesse de pâleur
Sur sa scène, toujours, déroule sa première :
Symptôme d'une floraison qui de la miche hume
Et le goût, la couleur, enfin le son des artifices !

Tout ce théâtre s'agite pour nous rendre sa grâce
En un souffle qu'anime notre profonde irrévérence
De vivre dans sa quiétude entière cet instant
De fraîcheur, de chaleur, de beauté insistante.

Nous croquons dans la vie sans avoir mesuré
Le meunier qui d'aurore a sa levée su pétrir.
Ni le franc boulanger : gageons que le soleil
Dans sa mansuétude, ne nous en tienne pas rigueur !

2078- Témoignage vécu : levée du jour (18)

Si j'ai tant de tristesse
C'est que demain n'est plus.
Demain et sa sagesse :
Nous ne reverrons plus
Sa huppelande de tendresse.
Ni même ne verrons
Dans ses tresses une fleur

Sélections

Se déposer non plus.
Ni chanter à tue-tête
Comme le faisaient nos aïeux.

Chandeleur : l'épiphanie
Si triste dans nos cœurs...
Écoutez l'écho bistre
Que nous n'entendrons plus !

Il est pourtant un souffle
Que je croyais éternel :
Celui de penser aux enfants de Noël !
Mais écoutez son écho triste :
Il ne soufflera plus.

Chandeleur : l'épiphanie
Colorée de nos cœurs...
Écoutez l'écho bistre
Que nous n'entendrons plus !

2082- Témoignage vécu : demain n'est plus (23)

Qui a brisé la lune en deux croissants : messages ?
L'un noir, pour qu'on ne le voit pas : synapse des ondes.
L'autre blanc, afin que ta lumière blonde nous apaise.
Et que sa soie nuiteuse se reflète dans l'étang

Lorsque les oiseaux silencieusement s'éparpillent
Sous l'orbe sentencieux et irrévérencieux
De nos mémoires...

La question n'est pas là. La question
Serait celle d'un avoir que nous aurions
Peut-être à percevoir si mystérieusement
Avec nos yeux remplis d'éclats de lune

Alors que les oiseaux silencieusement s'éparpillent

Sélections

Dans l'orbe sentencieux et irrévérencieux
De nos mémoires...

2092- Confession lunaire : sonnet alterné 6 (14)

Dieu représente l'entité de la conscience. Mais Dieu dit aussi : « Il faut avoir fait l'expérience de son animalité pour acquérir une étincelle de première conscience (confer l'analyse freudienne du Moïse de Michel-Ange) ». D'où, si l'homme un jour retombait dans son entière animalité (soit sa bestialité), c'est qu'il aurait tiré un trait définitif sur sa conscience. À cela, la lune répond toujours : « Sois belle et existe ! »

2099- Confession lunaire : en guise de conclusion (6)

Si nous devons être quelqu'un
Je voudrais d'abord être moi
Quelque usure le temps
Ait apportée à mon entrain.
À mon socle, à cette marée
Et tout ce vaste territoire
Que tant de fois l'on nomme ego.
Qu'on nomme aussi identité.
Mais que souvent, et à défaut
L'on nomme personnalité...

Je veux être cette personne
Qui rayonne, puis qui se délecte
D'être un peu, de ta silhouette
Comme l'écho à la sauvette
De ton allure, de ton aigrette
S'agitant au-dessus des crêtes
Telle une auréole discrète
Que tu pourrais, un jour peut-être
(si seulement tu le voulais)

Sélections

Inclure dans ton âme... ?

Puisque tu es le jugement
Sûr et puissant, en tempérance
Ou subjectif de ma valeur...
Et cet ultime sentiment
Vivant bon train, avec allant
Contredit toute démesure :
Elle qui doucement vacille en mon cœur !

2100- Description d'un duo (27)

Lorsque tout s'étend bien plus haut qu'un rivage
Et qu'en ton cœur, en toi, tu as perdu courage.
Que ta délicatesse s'est montrée opiniâtre
À effacer de toi tes idées acariâtres
Qui enflaient ton désir au-delà du possible :

L'investiture du monde à notre poésie
Ne fait plus aucun doute, ne fait plus un seul pli.
Nous étions sous le cercle, ardents et sans pitié.
Et notre esprit alors vaquait à toutes ses hideurs :
En pensées, pour sûr, nous sacrifions nos heures !

De quoi voudrions-nous écoper ? Soit !
Nos mondes ravagés sont notre punition.
Notre élan, notre flamme s'en trouveront défaits
Tant la nuit scintillante dévore nos passés !

Nous voici dans le noir d'un grand ciel spontané
Où les hommes sans foi glanent leurs cruautés.
Forgerons de nos heures, de nos supplices charpentiers
Verrons-nous la douleur de notre ignominie
Où la nuit et le temps jouaient les trépassés ?

Ou serons-nous encor transportés d'un souris
Que nous tend dans l'instant notre espace infini ?

Sélections

Car l'Art est un tourment. Un labeur, une lie...
Si nous entrons en lice, nous combattrons, ravis
Pour la beauté précieuse des charivaris

Jusqu'à l'immensité d'une trêve ébahie !

2101- Trêve de l'Art (25)

Nous sommes des galets disposés sur la grève.
Et toujours nous devons exprimer nos sentiments
D'après les clapotis qui s'agitent de l'eau.
Or nous ne trouvons pas de cœur plus tendre
Que la caresse que l'écume sans faute sait extraire
De nos matières : ce dont l'heure sombre est exempte.
Aussi nous attendons, déposés l'autre près de l'un
Que la vague soit de nous et nos couleurs le garant.
Mais nous pourrions aussi être du monde les savants
Aux francs regards de notre heureuse conscience !

Mais être, en attendant, deux cœurs de pierre :
Jusqu'à ce que demain ne nous devienne plus rien ?

2104- Délectation au bord l'eau (12)

Dans cette vaste utilité que sont les plaines et les montagnes
Les mers et les ravins et toutes les falaises de cocagne
Les monts où va un juste zéphyr attendri, l'espérance se terre
Que nous devrions, un jour ou bien un autre, enfin être réunis !

Et par ta belle escalade aux parois ahuries, tes escapades
Nous avons su gagner nombre de pâturages fols.
Toute cette verte abondance emplissait à ras bols
- n'en déplaise à la scintillante nature endormie -

Sélections

Nos yeux d'une moisson, pour nos soirées de veille intense :
Le chalet étant si sage qu'on entendait vibrer les archanges
Parmi les herbes environnantes, sous l'ombre immense des ravages...

J'ai parqué le troupeau de nos obligations : alors s'ouvre le règne
Des saisons que, en toi et par toi, nous parcourons ensemble, libérant
Son souffle inégalé de fièvres et d'amants. L'ayant donc décrété, allons !

2109- Randonnée des alpages (14)

La fluidité du sens
Est tel un ruisseau
Qui dévale la pente :

Inutile d'en remonter le cours
À l'aide d'un seau.

2112- Proverbe thibétain (5)

Sais-tu pourquoi je t'aime ?
Non, répondit la pluie.
Pour tes larmes plurielles.
Mais une larme n'est pas belle ?
Si, si, elle étincelle à la lumière.
Mais alors, elle coule et roule jusqu'à terre !
Si fait, elle est rebelle. Pour autant, son chemin traverse l'univers.
Mais une larme est seule depuis des millénaires.
Comment scintille-t-elle, si lui manque la lumière ?
C'est qu'en mon cœur elle dance et, traversant sa sphère
Elle s'y multiplie en cristaux. Puis, légère
J'entends battre sa pluie qui mesure ma peine.
Et lors se multiplient, à l'encontre des haines
Ses sœurs et ballerines qui sont autant de reines
Que soudain mes soucis disparaissent sans traine.

Sélections

Et pour cela, alors oui, je t'aime !

2113- La pluie (16)

Bosquet d'arbres dans la vallée.
Lourdeur, dans cette nuit étoilée
Comme une pesanteur inassouvie.

Car ce qui achève la noirceur, non
Ce n'est pas cette belle lumière
Mystérieuse des arpenteurs.
Mais bien ton idéale tiédeur.

Et si ton aile synthétique
Souvent, à l'heure me délivre
Son message de joie unique
C'est qu'il n'était pas d'autre issue
Au grand ciel alors incongru
Que notre amour sage et pudique.

2117- Au creux de la noirceur (13)

Souffres-tu d'insomnie ?
De césures mal abouties ?
De paresse au sang maudit ?
Et de sentiments asservis ?

Ne te plains pas :
Car j'aimerais que ta brûlure
Disparaisse sous l'usure
De mes baisers.

Souffres-tu d'indolence
Quand arrive la transhumance

Sélections

Sous les Pâques d'intransigeance
Au fort regain d'adolescence ?

Non, ne te plains pas :
Car j'aimerais que ta brûlure
Disparaisse sous l'usure
Vague de mes baisers.

Souffrirais-tu de joie de vivre
Aux paysages indicibles ?
De verdure d'Abyssinie
Où se cachent les grands fusils ?

Ne te plains toujours pas :
Puisque j'aimerais que ta brûlure
À jamais sous l'usure disparaisse
De mes tendres baisers.

Souffrirais-tu de migraines ?
Ou simplement de ces Je t'aime
Oubliés. Ou pire, dépravés
Dans la manne sordide des baisers ?

Mais non, ne te plains pas :
Car ta brûlure j'aimerai.
Et que demain, sous l'usure, elle disparaisse
Par mes innombrables baisers.

Souffriras-tu d'incertitude ?
De méprise, ou de quelque injure ?
De ces incommunicables tortures
Sous le joug de tes aventures ?

Même là, tu ne te plaindras pas.
Puisque j'aimerai ta brûlure.
Pour qu'enfin elle disparaisse
Sous cette usure de mes baisers !

2118- La danse des baisers (40)

Sélections

Je donnerai à voir le soleil de ta chair :
Celui qui illumine, celui que tous espèrent.
Et sous un ciel d'azur, celui qui prend matière
Issu de mes rêves intangibles perdus en mer.

Sa suffisance est telle que, nu, il irradie
Dispensant alentours ses formes raffermies.
Se chauffant sous mes doigts, mes pinceaux et mes brosses
Autant qu'il me sera permis d'en restituer la force :

En pensées, rayonnance. En couleurs, permanence.
Aujourd'hui, que son fluide en dispense la semence
Bien au-delà des cercles de ton assurance !

J'en conviens : je m'y suis réchauffé. Tellement
Qu'aujourd'hui je veux m'y confronter pour connaître
Tout ce que son essence est capable de figurer.

2125- Le peintre et son modèle (14)
- comme une thématique récurrente -

Parce que le ciel n'est pas bleu
Parce que le sang des étoiles n'est pas noir.
Parce que le soleil froid est en feu
Je t'aime encore, tu sais.

Parce que le chemin long est pierreux.
Que les forêts ne sont pas immobiles.
Parce que tout le système est cosmique
Je t'aime encore, tu sais.

Parce que la faim n'est pas la soif.
Parce que la soif n'est pas la faim.
Parce que les planètes en toi sont heureuses
Je t'aime encore, tu sais.

Sélections

Parce que nous n'avons pas construit d'abri.
Parce que la vie n'a pas de finitude
Hormis le haut salut de nos ennuis
Je t'aime encore, tu sais.

Mais surtout, souviens-toi
Du souffle qu'il y a derrière chaque vague.
Souviens-toi de ce qu'il a à nous apprendre.
Et alors nage, oui, nage vite à sa rencontre... !
Et là, je t'aimerai encore, tu sais.

2132- Autre plagia de forme et de pensée (21)

Il nous est de plus en plus indispensable d'être et de rester dans le vrai. Socialement parlant, le vrai n'est pas à proprement parler une réalité concrète, il est une valeur. Le vrai est subjectif, ce qui est certain ; mais il puise en cela sa force et sa richesse. Il détermine un instant transitoire dont il fait une éternité. Il applaudit à ses dépens, parfois, mais avec un tel enthousiasme qu'il en fait une vérité. Il réalise ses espoirs, y façonnant sa destinée ; car le vrai est la manière de poser l'évanescence du réel. Il s'agit d'un trésor que l'on peut, certes, s'approprier : le seul, peut-être, qu'il nous soit loisible d'approcher. Puisque dans cette vie faite de monts et merveilles, cette notion de vrai contient le fond même de notre identité. À nous de savoir comment nous y abandonner.

2139- Définition (11)

Il y a dans ton enfance
Du soleil en abondance.
Et même les jours de pluie
Semblaient darder de mille feux.

Des sitelles, qui chantent la pluie.

Sélections

Des linottes, et qui sont si jolies !

Nature et passereaux aux trilles heureux.
Sérénité dans les plaines et les pâtures.
Nous, mélangés à la grande nervure
Du temps, où luit notre sphère idéale...

Des sitelles, qui chantent la pluie.
Des linottes, et qui sont si jolies !

Pourtant, un silence se prépare.
C'est l'avertissement du choc immense
Du chaos avec le lourd néant !

Des sitelles, qui chantent la pluie.
Des linottes, et qui sont si jolies !

Et lorsque les géants se seront effrités
Et que leurs silhouettes piqueront du nez
Aurons-nous, qui sait, l'éternité retrouvée ?

Des sitelles, qui chantent la pluie.
Des linottes, et qui sont si jolies !

2143- Le choc de deux mondes (22)

Ce n'est pas moi qui écris, c'est la mer.
Ce n'est pas moi qui m'insurge, c'est l'éther.
Car il n'est de mariage heureux que né du ciel et de la terre.

Et sous l'horizon merveilleux, il n'est plus de mystère
Que l'on puisse, orgueilleux, regarder face à nos pères
Qui nous ont laissé l'or, la paix et l'atmosphère.
Puis nous ont écartés de l'emprise de la colère.

Nous ne devrions pas abandonner cet air
De la méditation du pauvre qui espère...

Sélections

Ce qui est écrit là étant le verbe de la mer !

2145- Un mariage heureux (10)

Être de l'aubépine la joie transcendante.
Renaître par la fleur, profondeur abyssale
Comme un saut de cabri, cabriole infernale
Où notre humeur gentille se retrouve, frontale :
Prise dans un écheveau de sentiments indomptables !

Es-tu de l'aubépine la joie transcendante ?
Es-tu ce rêve ancien et cependant banal
Qu'il y a, pris au puits de la moindre vestale ?
Ton sourire libère une effluve de stalle
Dont l'immensité, certes, infinitésimale
Indique le levant à nos âmes sans hâte.

Tu es de l'aubépine la joie transcendante.
Sa senteur, ainsi, virevolte. Ton être pâle
Signifie au jardin bien plus qu'une aubade...
Étendons nos consciences jusqu'à la mer étale
Dont tu es le massif et le roulis instable :
Ouverture d'une saison mordorée et friable !

Tu es de l'aubépine le triomphe frontal.
Tu prends de son maintien le geste fier, affable.
Simple et si envoûtant, et cependant viral :
Ma structure acharnée et désespérément vitale !
Tu es de l'aubépine ma joie transcendante.

2146- Ta joie transcendante (22)

Nous, les fleuves

Sélections

Qui naviguons toujours au-delà des épreuves...

À fissurer l'atome, à triturer le sentiment
Quel monde projetons-nous loin en avant ?

Serpente la quiétude à tous les vents :
Leurs calèches sillonnant les ères d'antan.

Nous, les fleuves, allons vers l'aval
Avec nos corps ardents, tourbillonnant.

Mais en amont sont restées
Nos âmes vacillantes...

2161- La descente des fleuves (10)

Il faut que je m'abstienne à vivre de ma vie
Le plus clair, puis l'obscur, puis le plus obstiné
Le tout menant vers le plus abouti de moi-même.
Soit : sans peur et sans reproche, vivre sa destinée.

Et peser sur les porches d'où la grandeur s'exhale.
Féconde en sa vestale, cambrée, cette ossature
Donne à notre existence le sérieux et l'allure
Ordonnés, élégants, des grandes arcatures.

En leur sommeil doré, plonger en l'aventure !
De l'homme il faut construire pilier après pilier
L'apparence sereine, en vue de la remplir.

La meubler de conscience sans laquelle dans l'ire
Toute âme se consume. Est là l'enseignement
Que l'histoire jalouse projette au firmament.

Mais personne n'écoute, mais personne n'entend.
Car vivre en la déroute étale l'air du temps.
Et vivre en la faiblesse, maîtresse d'un tourment

Sélections

Cela nous est-il juste, formateur ou charmant ?

On a tout négligé du vrai, du bon, du sain
Du tendre enseignement. Ici nous préférons
Troquer notre innocence en individualisme :
Espérant se sauver ? Malheur à qui insiste !

Car tout enseignement est fondement de l'homme
Qui néglige l'aisé, le futile, le paraître.
Puisqu'il faut de l'assise aux idées les plus fortes

Pour courir, s'élever, briller, et de la sorte
Ne plus jamais tomber en des mains scélérates
Qui de baume nous parent, puis du clinquant nous flattent !

2177- De la vertu de l'enseignement (28)
- dans la série des sonnets doubles -

Il faut juste que nous trouvions
Notre point de résurgence.
Notre source ne s'est pas tarie
Dans notre absence d'espérance.

Toujours, nous illuminerons
De notre lumière intérieure
Notre foyer, nos horizons
Au-delà de toute bienséance.

C'est du silence la prescription.
Et du grand soleil l'abondance :
Le repos est notre déraison.

Sans éclat, sans application
Descendons cette volée de marches
Et rejoignons-en le perron.

Ouvre les yeux maintenant :

Sélections

Étalée à tes pieds, loin au-devant
La plaine, vierge de compassion
S'est muée en notre gravitation.

Ensemble nous tournoyons
Portant toute notre attention
Sur les nuages qui dérivent.

Passant ainsi du vent fin et d'airain
Du vent pluriel et argentin
À notre ultime guérison.

2180- Vieillir est notre ultime guérison (24)

Peut-être le vent
Peut-être la terre
Peut-être l'ardent
Peut-être l'austère...

Mais je suis lié à toi
Comme tu es liée à moi :
Par ces démarches qui, ensemble
Font nos chemins de croix.

2196- Positionnement (8)

Sélections



Multiple IV à partir de *Feillée*, fichier numérique retouché,
photographie initiale Ghislaine Girard © Xavier Hiron, 2023

SOMMAIRE

Présentation : Troisièmes clefs d'une œuvre (poursuite d'un parcours)	p. 5
100 poèmes (sélection, livraison n°3)	p. 6

